

NOTES

- (1) BÉART, Ch. : Diffusion ou Convergence : à propos des poupées *akua ba* de Gold Coast. *Notes Africaines*, n° 75, juillet 1957, p. 83-84, note 2.
- (2) PAULME, D. : Les sculptures de l'Afrique Noire. Coll. *L'œil du connaisseur*. Paris, P. U. F., 1956, p. 59-61.
- (3) BINGER (Capitaine) : Du Niger au golfe de Guinée. Paris, Hachette, 1892. Gravures d'après les dessins de Riou, p. 130 pour le texte, fig., p. 133.

MÉTHODES EMPLOYÉES PAR CERTAINES POPULATIONS DE LA HAUTE-VOLTA POUR LUTTER CONTRE L'ÉROSION

Les auteurs qui ont étudié les méthodes de culture des populations rurales africaines sont généralement d'accord pour admettre que le paysan africain est incapable de préserver son sol contre le ravinement provoqué par les pluies de l'hivernage. Il serait incapable de se défendre contre l'érosion, princi-

palement celle qui se produit sur les pentes mises périodiquement en culture. On estime que, presque partout en Afrique, le paysan est encore au stade de la culture dérobée, faite sans soin, dans des champs gagnés sur les vastes jachères de brousse.

Il semble aujourd'hui nécessaire d'apporter quelques restrictions à cette idée un peu trop généralisée du cultivateur noir destructeur des sols. En Haute-Volta, tout particulièrement chez certains groupes mossi, dagari, birifor, lobi et surtout chez les Bwa (Bobo-Oulé) et les Kasséna de la région de Pô, il est permis d'observer un certain effort, une certaine technique destinée à conserver les terres arables et à lutter contre l'érosion violente de l'hivernage.

On sait que le paysan noir possède deux sortes de champs. L'un situé à proximité de sa ferme, champ permanent dans lequel le cultivateur épand ses ordures ménagères et le fumier recueilli dans les étables et dans les enclos à bestiaux ; l'autre débroussé, loin du village. Le premier champ est destiné à recevoir les cultures d'appoint, les cultures riches : maïs, gros mil rouge, et les condiments : gombo, piment, oseille, courge, tomate... Le champ

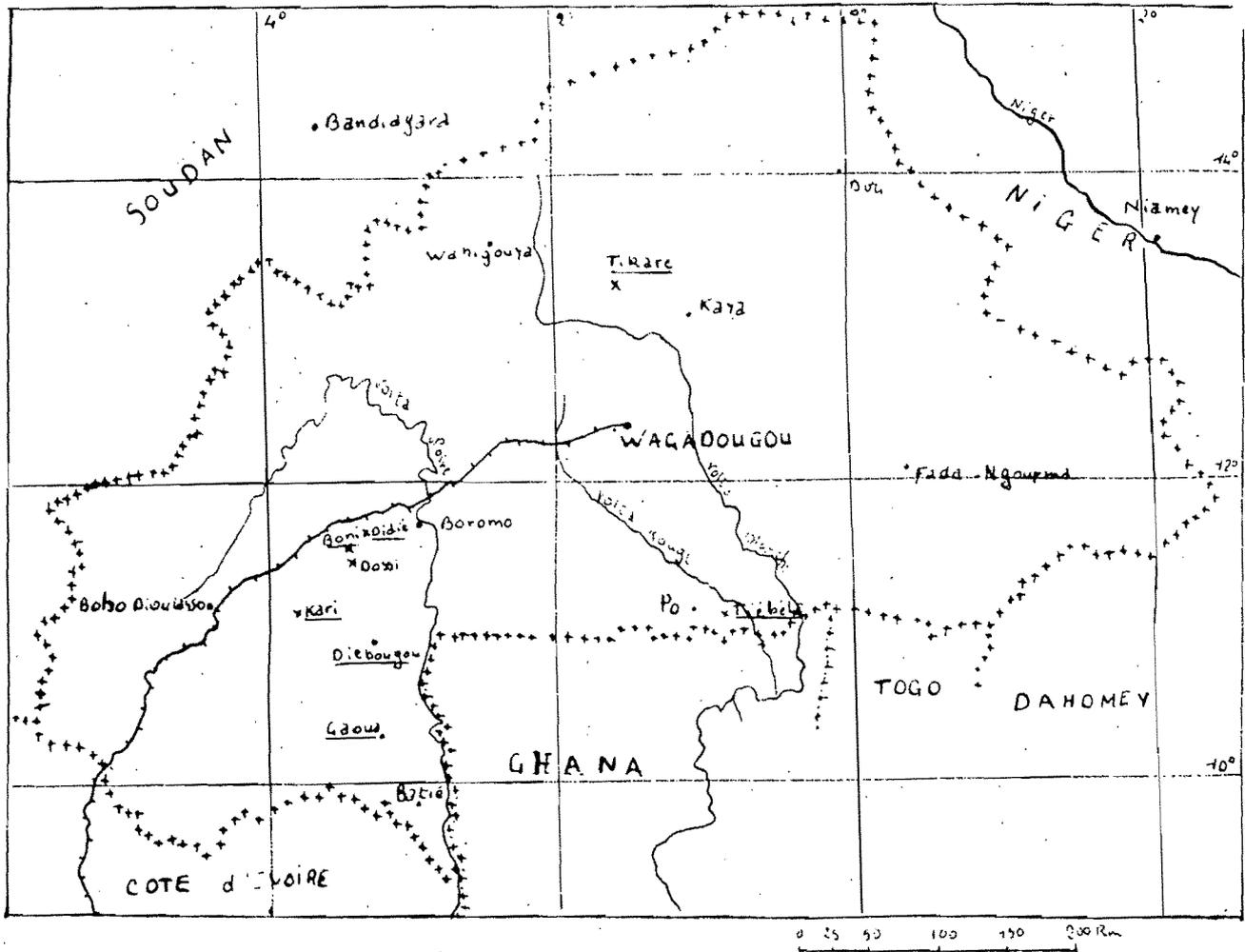




FIG. 1. — Pampouna : *Balam* en branchage destiné à diminuer l'érosion du marigot temporaire traversant le champ (Cercle de Gawa en pays Lobi).

de brousse porte les récoltes de réserve : gros mil blanc, un peu de maïs, pois de terre, arachide, fonio... Ces derniers champs sont extrêmement vastes et instables, le paysan n'a pas le temps matériel d'y aménager des systèmes de protection contre l'érosion et pratique la culture dérobée. Mais à proximité des cases, le champ permanent (parfois vaste de plusieurs hectares), indispensable pour éviter la famine pendant la période de soudure — de juillet à septembre — reçoit de la part du noir des soins attentifs. C'est pour ces cultures qu'il a essayé, avec plus ou moins d'efficacité, de lutter contre l'érosion qui emporte et le sol et les éléments fertilisants qui s'y trouvent.

Dans les champs à faible pente, traversés par des marigots temporaires, les Lobi de la subdivision de Batié, cercle de Gawa, canalisent le cours du

FIG. 2. — Tassep (Birifor), Cercle de Gawa au 2^e plan : murettes de soutènement sur faibles pentes.



ruisseau. Des *balam*, c'est-à-dire des diguettes constituées par des troncs d'arbres, sont aménagées sur ses berges afin de retenir la terre du champ entraînée après les grosses tornades (fig. 1). Dans ces cas particuliers, observés plusieurs fois en pays lobi, les matériaux en pierre font défaut, d'où la nécessité d'employer les troncs d'arbres abattus après le défrichage, pour étayer et consolider les berges.

Sur les sols à pentes plus fortes et caillouteuses, le Birifor de l'est de Gawa (région de Batié-Nord, de Nako), parfois le Dagari de la région de Diébougou, le Lobi du sud de Kampti, ramassent les grosses pierres de son champ et les disposent en lignes perpendiculairement à l'axe de plus grande pente. Ces petites murettes en pierres sèches atteignent parfois une hauteur de 20 à 30 cm (fig. 2). La bande de terrasse cultivable (légèrement en pente), limitée par une autre murette, peut atteindre une largeur

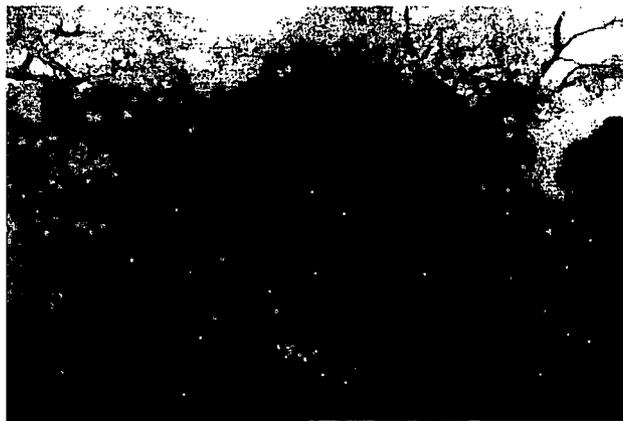


FIG. 3. — Dossi, village Bwa, environs de Houndé : terrasses de culture à proximité du village sous ombrage de *lahin* (*Faidherbia albida*).

d'une dizaine ou d'une vingtaine de mètres. Il faut être un observateur averti pour remarquer ces terrasses : elles ne sont nettement visibles qu'en début d'hivernage au moment où elles ont été réparées, au moment où le vert des nouvelles plantations souligne les lignes blanches des murettes de pierres sèches. Après les récoltes, elles se trouvent plus ou moins détruites par les travaux de sarclage, par la poussée des racines de maïs ou de mil et surtout par les travaux de la récolte. Chaque année en fin de saison sèche, le paysan répare et reconstitue cette ligne de protection contre l'érosion.

Sur les versants, dont le pendage est supérieur à 15 %, la lutte contre le ravinement se matérialise par deux systèmes. L'un, assez simple, que l'on peut observer chez les Kasséna de la région de Tiébéle (cercle de Pô) et qui consiste à aménager des sortes de niches sur la pente, en enlevant les matériaux moyens et en les disposant à proximité. Cette niche de terre arable est entourée de rochers, elle est fumée

et semée. Généralement ce procédé est employé lorsque la pente est jonchée de très nombreux éléments grossiers de forte dimension, produits du démantèlement des sommets.

Le dernier système, le plus évolué, est pratiqué chez certains groupes mossi de la région de Tikaré (subdivision de Kongoussi). Il est généralisé chez les Bwa de la région de Boni, Dossi, Kari, à l'ouest de la Volta, dans la subdivision de Houndé.

Les villages bwa sont groupés à proximité d'une véritable chaîne de collines aux formes très accentuées, aux pentes souvent raides. Ces collines sont constituées par des roches métamorphiques — schistes argileux et phyllades redressés à Boni et Dossi, ou par des gabros basaltiques et des dolérites à Didié et à Kopoï. La décomposition de ces roches donne des sols fertiles, qui sont mis en valeur d'une façon continue par les Bwa. Les pentes raides de ces collines continuent, depuis plus de 60 ans, d'être cultivées intensément chaque année lorsqu'elles sont situées à proximité des quartiers. Malgré cette culture intensive, aucune marque sensible d'érosion ne peut être décelée, si ce n'est le long des pentes ravinées que suit journallement le paysan pour atteindre le sommet.

A la base de la colline, nous retrouvons le système de soutènement décrit plus haut : ligne de gros cailloux disposés perpendiculairement à l'axe de la plus grande pente, la hauteur de ces installations ne dépassant pas 30 cm.

Lorsque la pente devient plus accentuée, la hauteur de la murette s'accroît tandis que la banquette de terre arable se rétrécit progressivement. A Dossi, par exemple, les murettes sont constituées par des plaques schisteuses, empilées soigneusement sur le soubassement solide de la roche en place. On a eu soin de leur laisser une certaine inclinaison qui leur permet de résister à la pression de la banquette de terre, principalement instable pendant la saison des pluies.

Ces banquettes sont planes, très étroites et très allongées suivant les courbes de niveau (fig. 3). Elles sont fumées et portent annuellement deux récoltes : cultures de gros mil rouge et maïs, moissonnés en août, puis tabac repiqué en septembre et récolté en novembre et décembre. Aucune marque d'épuisement ni d'érosion du sol n'a été observée sur ces terrasses. Sont-elles abandonnées, à la suite de la disparition ou du déplacement du quartier proche, elles demeurent visibles pendant de longues années encore, malgré les herbes sauvages qui les envahissent et amortissent leurs formes vives. Le paysage qu'offrent ces collines en début de saison humide rappelle celui des régions méditerranéennes : terrasses de cultures abandonnées, avec des *lahin* ⁽¹⁾ — *Faidherbia albida* — actuellement dépouillés, aux lignes tourmentées, de couleur gris blanchâtre, comparables aux oliviers non taillés et redevenus sauvages de certaines contrées du Midi de la France.

Ces quelques observations recueillies au cours de

tournées faites principalement dans l'ouest de la Haute-Volta semblent indiquer que le paysan noir, quel que soit le groupe ethnique auquel il appartient, ne reste pas indifférent devant les dégâts causés par l'érosion. Il essaie par des méthodes plus ou moins heureuses de freiner cette destruction des sols dans ses champs à culture permanente.

Il serait intéressant que les lecteurs des *Notes africaines* observent, dans les régions qu'ils connaissent particulièrement bien, les systèmes employés par le cultivateur autochtone pour lutter contre l'érosion et en fassent part au Centre Fédéral de l'IFAN à Dakar. Il est probable que les populations voltaïques ne sont pas les seules à avoir essayé de porter remède à ce fléau.

G. SAVONNET.
(IFAN, Wagadougou)

NOTE

(1) Singulier *laho*.

ITINÉRAIRE DE PÈLERIN MAURE AU XIX^e SIÈCLE

M. Joseph TUBIANA, professeur à l'École Nationale des Langues Orientales, nous signale un intéressant itinéraire de pèlerin datant de 1842 et relevé à Adoua en Éthiopie. Il est paru dans *Ant. d'ABBADIE, Géographie de l'Éthiopie, Paris, 1890, p. 57-58. L'intérêt de ce récit réside principalement dans le fait qu'il indique de nombreux noms de lieux le long de l'itinéraire de retour et aussi en Mauritanie même.*

Nous en remercions vivement notre correspondant (N. D. L. R.).

Adwâ, 1842 : avril 29. Selon un pèlerin parti de son pays qu'il nomme *Al Hâw* ⁽¹⁾ « je suis allé de chez moi à *Fâs* (Fès) et puis à Tanger d'où j'ai pris la mer pour aller par l'Égypte à la Mecque. Aujourd'hui je m'en retourne par terre après 4 ans d'absence. Mon pays est sablonneux, a beaucoup de puits et point de rivières, de l'orge dont mangent les nombreux chevaux, et du froment. Les chevaux boivent le lait des chamelles qui abondent. La plus grande ville est *Wâlâtâ* : de là à *Tafilat*, 40 journées : de ce dernier lieu à *Fâs*, 10 journées ou en tout 50 journées sans grandes montagnes. De *Wâlâtâ* à *Tenboktu*, 20 journées ; de *Wâlâtâ* à *Tuwât*, 40 journées ; de là à Tunis, 40 journées ⁽²⁾. Il y a 4 ans, on se battait à *Tenboktu* pour le gouvernement et les *Tuwârag* semblaient devoir l'emporter sur l'autre parti ». Cet homme me dit qu'il s'en retournerait chez lui par *Sânnâr*, *Kordôfân*, *Dârfur*, *Bornu*, *Hâwsâ* et *Tenboktu*, mais il n'a pas parcouru cette route ⁽³⁾. Jusqu'au *Dârfur* il ira par caravanes : au-

Méthodes employées par certaines populations de la Haute-Volta pour lutter contre l'érosion

1958

Auteurs Savonnet Georges.

Source Notes Africaines, 1958, (78), p. 38-40. ISSN 0029-3954